

Guy Dumur

# Nicolas de Staël, le combat avec l'ange

*suivi des lettres de Nicolas de Staël à Guy Dumur*

/ Guy Dumur — Nicolas de Staël, Le combat avec l'ange / ISBN 978-2-86364-655-7

[www.editionsparentheses.com](http://www.editionsparentheses.com)

Éditions Parenthèses

# Présentation

En 1975, mon frère Guy Dumur a rédigé un essai, une « approche » de Nicolas de Staël ; le texte est intégralement repris ici.

J'y ai ajouté quelques pages écrites par un ami commun : Pierre Lecuire. Cet avant-propos — extrait inédit de *Miroir des Ballets-Minute* — dresse un portrait de son ami Nicolas, tous deux concentrés sur les mêmes recherches. Cette esquisse anticipe la « description litannique » que Guy Dumur emprunte au long poème de Pierre Lecuire, *Voir Nicolas de Staël*.

Chacun poursuit sa vie, chacun dans ses préoccupations, mais les lettres envoyées abolissent le temps et les distances. Que ce soit de Paris, de Londres ou du Lubéron, la confrontation des idées se poursuit à travers la correspondance. Ici les lettres de « Nicolas » à « Guy » sont à la fois questions et réponses. Je les ai mises à la suite de l'essai.

Tel se résume, à grands traits, l'amitié entre Nicolas de Staël et Guy Dumur.

Colette Dumur, mai 2009

Avant-propos

# Miroir des Ballets-Minute

C'est en grande partie à Ménerbes que furent conçus, écrits, gravés les *Ballets-Minute*, livre de Pierre Lecuire et Nicolas de Staël (1954), dans cette belle maison du Castelet que Staël avait acquise en 1953, ancienne résidence d'été des évêques d'Apt, posée à la pointe du village fortifié, et en butte aux assauts aveugles du mistral dévalant de la cime aride ou neigeuse du mont Ventoux. Moins nid que proue, les « cailloux solaires » du Castelet m'accueillirent souvent dans l'hiver 1954. Je connus le site dans sa froidure de glace, au chaud dans une petite chambre du premier étage. Face au Lubéron, j'écrivis maints arguments de ballets.

L'entrée du Castelet est seigneuriale : un perron que l'on pouvait gravir à cheval vous mène à la porte fortifiée et, de là, à une esplanade qu'un propriétaire précédent avait agrémentée de créneaux (en ciment), architecture qui avait le don de mettre Staël dans un état de fureur indescriptible. Je le vois encore, en plein hiver, armé d'une masse, s'attaquer à ces colifichets qui lui résistaient. En une matinée, l'exécuteur jeta bas le Moyen Âge. En sueur, dans l'éclat de la neige qui couvrait le sol, il paraissait, là encore, on ne sait quel Ange de quelle Apocalypse...

L'atelier où Staël peignait fut le lieu où il grava la plupart des cuivres ramenés de Paris. Je ne fus pas témoin du travail de gravure. Des obligations au Parlement me retenaient souvent à Paris. Il semble que les gravures furent rapidement exécutées, d'un jet, à partir, il est vrai, de dessins préalables faits

soit pour «Le Tombeau d'Hercules Seghers», soit lors du voyage en Sicile, soit inventés pour les besoins de la page.

Autant les *Ballets-Minute*, à chaque fois que je les rouvre, me paraissent transfigurés de lumière et repus d'espace, autant le Castelet de Ménerbes me rappelle ces journées glacées d'hiver<sup>54</sup> (janvier, février) où la Durance que nous traversions au pont suspendu du Cadenet faisait un bruit de banquise entre ses îles de cailloux, où les conversations étaient faites de braises plus que de flammes claires, où Staël me confiait son angoisse existentielle, son pressentiment d'une mort jeune, toutes pensées très nihilistes, à la russe, qu'interrompait soudain un énorme rire, clair comme un élan de vie. Le mistral sifflait sous les portes. Je me sentais très jeune, débutant, mais sachant où j'allais, sans pressentiment autre que la nécessité de construire une œuvre à la mesure de mon ambition. Tout autour de ce château encerclé des phénomènes les plus romantiques de la nature : les sifflets du vent, la neige, les soupirs du feu, les appels des oiseaux de nuit, régnait une atmosphère tragique, celle de ce village protestant, tourné vers le Nord aride, obsédé par la barre violette du Lubéron qui rejetait le Sud vers les rives de la Durance et les bronzes de la campagne d'Aix. Staël me racontait les drames qu'avait connus ce village, les guerres atroces entre protestants et catholiques, et même les faits divers qui, dans ce climat, ont la rudesse et la fulgurance d'un coup de couteau. Les crépuscules surtout vous serraient la gorge, brefs, étincelants et soudain nocturnes. Rien où s'accrocher, un lumignon au loin, les phares d'une voiture. Un sentiment tragique se développait, dont Staël n'a pas pu ne pas être atteint et qui le suivit sans doute quand il abandonna Ménerbes pour Antibes où allait se dresser en lui l'immense angoisse du vide et de la mer inhumaine.

Mais sur cette basse, si étrangère à ma nature, Ménerbes pouvait broder les mesures d'une musique aérienne, parcourue d'air en mouvement. Une fleur s'ouvrait. Il y avait la vigne et ses ceps ordonnés, au bas de la citadelle. Le miel des

abeilles coulait, rauque. Un chien se grattait, au soleil, devant le cafetier.

Le Castelet, comme toutes les vigies, recueillait les plus infimes vibrations de l'air, et les pins de la terrasse déchiraient harmonieusement le vent. Staël voulut que ces pins figurassent dans les gravures des *Ballets-Minute*. Ils sont là, témoins, ouvrant leurs aiguilles sèches au blanc de la page, de la double page, étranges serpents du soleil, porteurs de gemmes qui rappelaient à Staël l'ambre que l'on trouve sur les plages de la Baltique.

Ces pins, protagonistes et antagonistes du vent, rappellent, à chaque instant du jour et de la nuit, que le vent est le vrai seigneur de Ménerbes, la « torture à vent », comme disait Staël, qui s'y abandonnait comme à l'image du vent de son destin.

« Laissez-moi brûler, m'écrivait-il, comme le vent le veut devant Ménerbes, par temps de mistral », le 3 février 1954.

Pierre LECUIRE  
« Genèse », extraits du *Miroir des Ballets-Minute*

Le poète Pierre Lecuire retrace ici l'atmosphère de la création du livre *Ballets-Minute*, la complexité de sa genèse. Le sens de l'ascèse marque cette œuvre. Le manuscrit inédit de Pierre Lecuire a été écrit et le recueil a été composé en janvier 1993. Il a été offert par le poète à la bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence pour figurer dans le fonds Pierre et Mila Lecuire.



Nicolas de Staël dans son atelier, 7, rue Gauguet, Paris en 1952.

Photo Antoine Tudal, ADAGP.

# Nicolas de Staël, le combat avec l'ange

« Cette stature, ce caractère d'élément pur, de candélabre d'argent, cette assise, cette verticale majesté, cette ampleur, cette mainmise, cette trame maniable comme une rive basse, ce tonnerre intérieurement inusable, ces choses dans la confusion qui précède les corps, ce juste sans l'ordre, ce palpable dans l'épaisseur, ce maugréement, ces tableaux armés d'un visage désarmé, cette locution au mode direct d'un récit du monde pris de si haut qu'on jurerait qu'il ne peut être fait qu'au mode indirect, cet inconfortable, cette usure intacte, cette dispense des dimensions, et l'air orphelin perpétuel et la taille, voilà vingt équivalents possibles et impossibles de cette peinture effarante. »

Pour ceux qui l'ont connu, cette description litannique de Pierre Lecuire<sup>1</sup> est le portrait le plus exact de Nicolas de Staël. « Élément pur », « candélabre d'argent », « juste sans l'ordre », « inconfortable », « usure intacte », « l'air orphelin perpétuel et la taille » correspondent si exactement à ce qu'était Staël vers 1950 que l'on doute que ces expressions s'appliquent, comme le prétend Lecuire, seulement à sa peinture. Si cela est vrai, c'est que Nicolas de Staël est visible dans toute son œuvre. Et pas simplement parce que l'on reconnaît son style à chaque moment de sa brève carrière, mais parce qu'il peignait avec tout son être. Nicolas de Staël est un peintre ontologique.

C'est l'artiste de notre temps qui s'est approché de plus près de l'être de la peinture, au point de confondre avec elle sa vie et sa mort. Certes, on trouverait dans le passé d'autres peintres qui ont soutenu cette lutte avec l'ange et en sont morts. Mais lorsque Staël est apparu, vers 1944-1945, il



Nicolas de Staël, *Ménerbes*, 1953, huile sur toile, 16 × 22 cm.

Coll. part., ADAGP.



se mesure pas seulement au livre qu'ils ont fait en commun ou au projet de ballet *L'Abominable des neiges*.

On ne tiendra pas pour négligeable, non plus, le fait que René Char ait de nouveau attiré Staël dans le Midi. Le « château » que devait acheter Staël à Ménerbes, en 1953, est à quelques kilomètres de L'Isle-sur-la-Sorgue, au cœur de ce Vaucluse qui est la patrie de Char... Tous deux, avec des moyens et des natures différents, participaient à la même « recherche de la base et du sommet » pour employer le titre d'un des recueils de Char, où, précisément, il rend hommage à Nicolas de Staël :

« Le champ de tous et celui de chacun, trop pauvre,  
momentanément abandonné,  
Nicolas de Staël nous met en chemise et au vent la pierre  
fracassée.  
Dans l'aven des couleurs, il la trempe, il la baigne, il  
l'agite, il la fronce.  
Les toiliers de l'espace lui offrent un orchestre.  
Ô toile de rocher, qui frémis, montrée nue sur la corde  
d'amour !  
En secret un grand peintre va te vêtir, pour tous les  
yeux, du désir le plus entier et le moins exigeant. »

Entre les deux hommes, on ne saurait chercher d'influences réciproques. Mais les quelques années qui restent à Nicolas de Staël vont être empreintes, comme chez René Char, de la même tension lucide et déchirée.

Arrivé en 1951 à sa plus haute conscience de création artistique, Nicolas de Staël pourra répondre à un questionnaire du Museum of Modern Art, de New York, qui vient d'acquérir une de ses toiles anciennes : « Je veux réaliser une harmonie. Je me sers d'un matériau qui est la peinture. Mon idéal est déterminé par mon individualité et l'individu que je suis est fait de toutes les impressions reçues du monde extérieur depuis et avant ma naissance. » Et encore : « La perception pour un peintre n'a qu'une seule dimension, celle qui l'éloigne ou le rapproche de son ouvrage. Sa main d'ouvrier. Je peins le plus souvent sans concept, sans écriture conceptuelle. Je pars aussi



Nicolas de Staël, *Harmonie rouge, bleue et noire*, 1951, huile sur bois, 60 × 81 cm.

Musée Cantini, Marseille, ADAGP.

dans une solitude de plus en plus grande. Plus il exprime le monde extérieur, plus il en est séparé. Le contact avec la réalité n'a fait qu'accroître sa liberté. Il peint désormais plus « fluide ». Et il faut comparer les toiles qu'il a laissées inachevées pour comprendre que celles qui sont terminées reposent sur un équilibre miraculeux, sur une plénitude que sa sûreté de coup d'œil rend définitifs.

### Le vertige et la chance

Ce qu'il cherche, et qu'il trouve, il n'en devient que peu à peu conscient. L'excitation du travail, son instabilité d'humeur, les changements brutaux qu'il provoque dans son existence, nommés par lui d'un mot obsédant : l'*accident*, le brusque départ de Ménerbes pour Antibes, ont apporté dans sa vie comme une vague de chocs successifs auxquels il réagit comme un boxeur aux coups.

Courtisé par les amateurs d'art du monde entier, à un moment précis où la peinture ancienne et moderne devient valeur « spéculative », Staël a passé, par l'entremise de Jacques Dubourg, un contrat avec le célèbre marchand Paul Rosenberg<sup>25</sup>, installé à New York, qui l'expose en octobre-novembre 1954. C'est la fortune. C'est aussi, désormais, l'obligation de produire, de satisfaire les demandes pressantes des marchands et des amateurs. Quel peintre ne se serait satisfait de ce succès ? Pas Nicolas de Staël qui, en décembre 1954, pouvait écrire à Jacques Dubourg :

« Ce que j'essaie, c'est un renouvellement continu, vraiment continu, et ce n'est pas facile. Ma peinture je sais ce qu'elle est sous ses apparences, sa violence, ses perpétuels jeux de force, c'est une chose fragile dans le sens du bon, du sublime, c'est fragile comme l'amour. Je crois, pour autant que je puisse me contrôler, je cherche toujours à faire plus ou moins une action décisive de mes possibilités de peintre et lorsque je me

<sup>25</sup> Paul Rosenberg (1881-1959), galeriste. Marchand d'art célèbre, il eut plusieurs galeries : à Paris à partir de 1911, en Grande-Bretagne en 1935, à New York lorsqu'il s'y installa en 1940... Il s'occupa de Picasso, Braque, Matisse et fut le marchand de Staël le plus important aux États-Unis [CD].



Nicolas de Staël, *Bateaux*, 1955, huile sur toile, 116 × 89 cm.

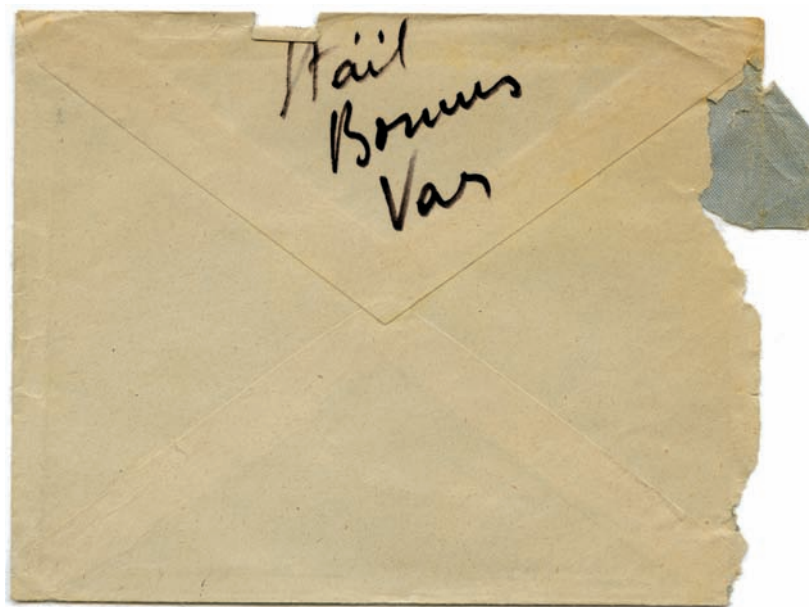
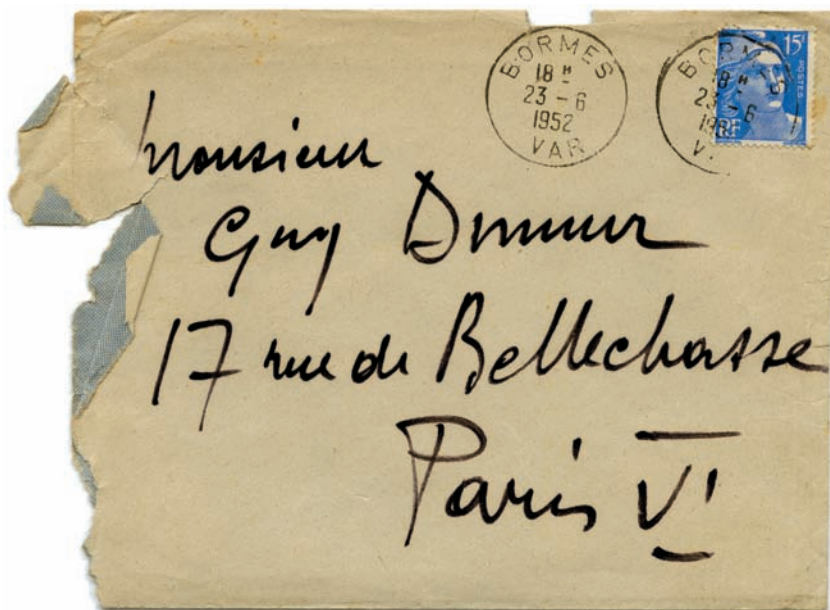
Coll. part., cliché J. Hyde, ADAGP.

# Nicolas de Staël, Guy Dumur

## Lettres 1951-1954

*Guy Dumur est d'abord connu pour ses écrits et ses interventions radiophoniques autour du théâtre et des arts du spectacle. C'est l'amitié l'ayant lié à Nicolas de Staël qui l'a incité à se pencher sur son œuvre, sans esquiver sa réelle admiration pour l'ensemble de sa production artistique.*

*Quelques lettres de Nicolas de Staël (de décembre 1951 à juin 1954) viennent ici compléter l'«essai». Elles se rapportent à certaines de leurs conversations ou font écho aux articles et critiques publiés dans les revues spécialisées ou dans la presse quotidienne, sous la signature de Guy Dumur. Nous avons choisi de ne pas conserver les fautes ou imprécisions de graphie.*



Je vous embrasse  
Nicolas

Rome, automne 1951

[Guy Dumur à Nicolas de Staël]

*Cher Nicolas,*

*Je pense à vous dans ce labyrinthe de sculptures, de plafonds peints et de ruines. Je n'ai pas encore trouvé l'Empereur idéal pour vous. Mais j'aime cette Euménide endormie. N'est-ce pas beau qu'une furie puisse dormir ?*

*Et je pense aussi aux têtes coupées de la Révolution — la réalisation parfaite des têtes de l'Antiquité. Au Vatican, ce qu'il y a de plus beau, ce sont les peintures romaines.*

*Et la nuit, le Colisée avec des projecteurs qui passent à travers les ouvertures — fantastique. Je déjeune toute à l'heure avec Marg. Caetani<sup>1</sup>.*

*Comment va René Char ?*

*Et vous ?*

*Vous embrasse*

Guy

<sup>1</sup> Marguerite Caetani, princesse de Bassiano, est la rédactrice en chef de la revue de littérature européenne *Botteghe oscure* de 1948 à 1964. Cette revue éditée à Rome publie des textes d'auteurs dans leur langue originale, en français, italien et anglais [CD].

- 1944 — Amitié de Georges Braque, qui illustre un livre de poèmes du fils de Jeannine Guillou, Antoine Tudal. Exposition chez Jeanne Bucher, avec Kandinsky et Magnelli. Première exposition particulière à la galerie L'Esquisse.
- 1945 — Exposition chez Jeanne Bucher. Participe au premier Salon de mai.
- 1946 — Mort de Jeannine Guillou. Nicolas de Staël épouse Françoise Chapouton, dont il aura trois enfants. Installation rue Gauguet. Fait la connaissance de Theodore Schempp, marchand de tableaux américain.
- 1948 — Naturalisé français. Exposition collective au couvent dominicain du Saulchoir. Exposition à Montevideo (Uruguay) avec une présentation de Pierre Courthion.
- 1950 — Rencontre de Jacques Dubourg, qui l'expose. À Londres, amitié de Denys Sutton. À Paris, amitié de Georges Duthuit.
- 1951 — Theodore Schempp organise une exposition à New York. Publication du livre de Roger Van Gindertael. Fait les « bois » du livre de poèmes de son ami René Char.
- 1952 — Assiste au match de football au parc des Princes, qui va marquer pour Staël le « retour au sujet ». Exposition à Londres (chez Mathiesen). Travaille à une tapisserie à Aubusson. En été, séjour à Bormes et au Lavandou, dans le Var.
- 1953 — Première monographie : *Voir Nicolas de Staël* de Pierre Lecuire. Voyage en Italie (Ravenne, en particulier). Voyage à New York pour une exposition chez Knoedler. En août, voyage en Sicile (Agrigente). Achat de la maison de Ménerbes (le Castelet) dans le Vaucluse.
- 1954 — Exposition chez Rosenberg à New York, qui le prend sous contrat. Septembre : s'installe à Antibes. Octobre : voyage en Espagne avec Pierre Lecuire. Naissance de son quatrième enfant, Gustave.
- 1955 — Préparation d'une exposition qui doit avoir lieu chez Jacques Dubourg. Bref voyage à Paris. Le 16 mars, Nicolas de Staël se suicide en se jetant du haut de la fenêtre de son atelier à Antibes.





## Guy Dumur (1921-1991)

Tout au long de sa scolarité, Guy Dumur a vécu sa passion pour le théâtre en tant qu'acteur puis metteur en scène. Après avoir suivi des études de philosophie à Paris et à Lyon pendant la guerre, il s'affirme : homme de lettres, poète, traducteur et/ou adaptateur d'œuvres dramatiques, chroniqueur littéraire, chroniqueur théâtral à plein temps, sa vie durant.

### La presse

— À partir de 1944, il collabore aux publications lyonnaises *Confluences* et *Combat* auquel Albert Camus collabore. Il suit au jour le jour l'édition littéraire. Ses articles continuent à paraître alors que Henry Smadja est devenu le responsable d'édition de *Combat*. Peu à peu, l'analyse de la création dramatique devient sa principale préoccupation.

— Au sein de la revue de prestige *Médecine de France*, il est au comité de rédaction et assure la chronique littéraire et théâtrale sous le pseudonyme Daniel Secret du premier numéro en 1949 au dernier en 1973.

— Il crée en 1953 la revue *Théâtre populaire* avec Robert Voisin, directeur des éditions L'Arche, et Morvan Lebesque, écrivain, critique dramatique, premier président de l'association des Amis du Théâtre Populaire. Dès le 1<sup>er</sup> numéro, Guy Dumur attache à la revue de nouveaux « jeunes » critiques, dont Roland Barthes.

— Il collabore aux *Cahiers Renaud-Barrault*, à *La Table ronde* de 1950 à 1954, à l'*Encyclopédie du Théâtre contemporain* de 1957 à 1959 et à *Théâtre de France* en 1958.

— Il collabore régulièrement au *Bref, journal des Amis du Théâtre populaire*, ATP.

— Dès 1956, dans *France-Observateur*, puis dans chaque édition du *Nouvel Observateur* jusqu'en juillet 1991, il affirme ses réflexions de journaliste professionnel pour les théâtres de la rive gauche et pour les nouveaux écrivains.

— *Le Masque et la Plume*. Le dimanche soir, à l'heure de la rentrée des « automobilistes du week end », sur France Inter, Guy Dumur devient célèbre pour ses débats animés se rapportant à la création théâtrale.

## Conférences

Dans le cadre de l'Alliance française, il parcourt les pays d'Afrique centrale, le Danemark, la Suède, la Norvège, et découvre les États-Unis en 1955. « Pourquoi Camus a eu le prix Nobel ? » sera le sujet de ses conférences littéraires en Espagne en 1957. Pour les amis du Théâtre Populaire, conférences de 1954 à 1959 se rapportant aux auteurs de théâtre, à Avignon et à Paris.

## L'œuvre littéraire

### Édition

Une nouvelle et un récit sont édités chez Gallimard, *Les petites filles modèles* (1949), *Le Matin de leur jour* (1954).

Plus tard, il porte sa réflexion sur l'œuvre de deux peintres. Sur Delacroix : *Delacroix, romantique français* (1973, Mercure de France), *Delacroix et le Maroc* (1988, Herscher). Ami de Nicolas de Staël durant les dernières années de la courte vie de celui-ci, il tente une approche de ce peintre dans *Nicolas de Staël* (1975, Flammarion, texte repris dans la présente édition).

*Pirandello* (1955, L'Arche).

*Histoire des spectacles* (sous la direction de Guy Dumur, 1965, Gallimard, collection « La Pleiade »).

*Dictionnaire des écrivains de langue française* (1980, Bordas) : articles sur Artaud, Dubillard, Pichette, Pirandello et Schehadé.

### Réalizations théâtrales

*Scènes I et II* de Guy Dumur : mise en scène de Jean-Pierre Kalfon, au théâtre de Lutèce à Paris, en 1962.

### Traductions et adaptations scéniques

Tom Stoppard : pièces présentées à Lausanne en 1977, à Bruxelles et Paris (théâtre de la Ville et théâtre de l'Odéon), de 1978 à 1984.

*Les hauts de Hurlevent*, d'après Emily Brontë : mise en scène de Robert Hossein, au théâtre de Boulogne-Billancourt, en octobre 1980.

*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, d'après l'abbé Prévost : mise en scène de Robert Hossein, à la Maison de la culture de Reims, en 1981.

*Virginia*, d'Edna O'Brien d'après Virginia Woolf : mise en scène de Simone Benmussa, au théâtre du Rond-Point, en novembre 1981.

*Sherlock Holmes*, d'après Conan Doyle et William Gillette : mise en scène de Michel Facadau, au théâtre de Boulogne-Billancourt, en janvier 1982.

*La vraie Camille Claudel*, fiction radiophonique de Guy Dumur, France Culture, en 1989.

*Le fleuve étincelant*, d'après Charles Morgan, réalisation de Patrick Bureau, Antenne 2, en 1989.

*Amour pour amour*, de William Congreve : mise en scène d'André Steiger, à la Comédie française, en mai 1989.

### Préfaces

*Théâtre complet*, de Jean Giraudoux (1971, Grasset).

*L'Espace vide*, de Peter Brook (1977, Le Seuil).

*Théâtre de la spontanéité*, de Jacob Moreno (1984, Desclée de Brouwer).

*Tartuffe*, de Molière (1985, LGF).

*Britannicus*, de Racine, (1986, LGF).

### Entretiens radiophoniques

« Cinquante ans de théâtre », entretiens avec Jean-Louis Barrault, *France Culture*, 1981.

Entretiens confiés à Lucien Attoun lors de l'émission *Guy Dumur, profession spectateur*, diffusés sur France Culture en 1983.

### Éditions posthumes

*Guy Dumur, L'Expression théâtrale*, textes réunis par Colette Dumur et présentés par Armelle Héliot, préface de Jean Daniel (2001, Gallimard). Prix du meilleur livre sur le théâtre, décerné par le Syndicat professionnel de la critique dramatique et musicale en 2002 à Paris.

*Livret de deux conférences enregistrées au festival d'Avignon* « Jean Vilar, homme de théâtre (1991) », « Shakespeare, les songes (1959) », 2 CD, Frémeaux et associés, 2007.

*Livret de deux conférences enregistrées dans la grande salle du Théâtre national populaire à Paris en présence des Amis du Théâtre Populaire*, « Pirandello, septième personnage de son œuvre (1957) », « André Gide et le théâtre (1958) », 2 CD, Frémeaux et associés, 2009.

### Publications de Guy Dumur sur Nicolas de Staël

« Le poète René Char et le peintre Nicolas de Staël se rencontrent au centre des choses », *Arts*, 21 décembre 1951.

« Plus que des poèmes illustrés... Un livre de René Char et de Nicolas de Staël », *Combat*, 3 février 1952.

« La hauteur du temps, Nicolas de Staël », *Cahiers d'art*, décembre 1952.

« Nicolas de Staël », *Lettres nouvelles*, avril 1955.

*Lettres nouvelles*, n° 37, avril 1956.

« Nicolas de Staël, toujours en Provence », *France Observateur*, 14 août 1958.

« Il y a 10 ans mourait le meilleur peintre de sa génération : Nicolas de Staël », *Gazette de Lausanne*, 5-6 septembre 1964.

« Staël, 10 ans après », *Nouvel Observateur*, 21 mai 1965.

« Combat avec l'ange : Nicolas de Staël », présenté par André Chastel, *Nouvel Observateur*, 11 novembre 1968.

« L'homme venu d'ailleurs », *Nouvel Observateur*, 16 juin 1981.

Colette Dumur, septembre 2009